

JOSÉ CARLOS SOMOZA

Tétraméron

Les contes de Soledad

traduit de l'espagnol
par Marianne Millon

ACTES SUD

Ce livre est un coffret acajou pourvu d'une serrure dorée au centre.

À l'intérieur, de nombreux autres coffrets. Tu voudras peut-être tous les ouvrir en même temps. Si tu le fais, tu arriveras à la fin plus vite que prévu et tu verras ce qu'il y a à l'intérieur.

Mais je dois t'avertir : si tu n'es pas prêt, cela peut être dangereux.

Le dernier coffret est le dernier car on doit l'ouvrir après avoir soigneusement examiné tous les précédents. Ne viens pas dire ensuite que je ne t'ai pas prévenu.

Maintenant, prends la clé du coffret acajou et ouvre-le.

Dedans, un autre coffre, cette fois en ivoire, sculpté de motifs délicats. Sur le couvercle, un prénom : "Soledad".

Elle a douze ans. Ses cheveux noirs et bouclés frisent à l'extrémité. Elle les porte longs, sur les épaules, et ils brillent, elle les a lavés avec son shampooing préféré. Mince, presque osseuse, elle a la peau égratignée par les chutes. De grands yeux gris, des lèvres qui, lorsqu'elle fait la moue, forment un cœur. C'est la première année qu'elle porte un

soutien-gorge, et elle observe ses petits seins dans le miroir avec curiosité. Ils ont poussé, mais son pubis reste dépourvu de duvet sous sa culotte. Elle enfle sa chemise blanche à manches courtes fraîchement repassée et sa jupe plissée grise. Des chaussettes blanches montant jusqu'aux genoux, des mocassins noirs et une veste si foncée qu'elle semble être noire, l'écusson argenté du collège brodé sur la poche supérieure, complètent sa tenue.

Regarde-la remonter dans cet uniforme le couloir qui mène à la salle à manger. Regarde-la s'asseoir à table pendant que son père, déjà impeccablement habillé, lève le nez de son journal, et que sa sœur, de quatre ans son aînée, s'essuie avec sa serviette. Écoute-la dire bonjour tandis que la bonne pose devant ses yeux un bol de lait où les quelques céréales au chocolat se sont assemblées en une curieuse spirale qui ressemble à un mille-pattes. Observe-la recevoir la critique justifiée de sa sœur.

— Tu t'es levée tard.

— Je me suis levée à la même heure que d'habitude.

— C'est bien ce que je dis : tard. Aujourd'hui, vous faites la sortie à l'ermitage. Le car passe plus tôt.

— Je suis prête.

— Moi aussi je le serais, si je ne mangeais rien le matin.

— Ça suffit, vous deux, dit le père. Tu rentres quand, Sol?

— À... huit heures. Non, huit heures et demie.

— Le car est devant la porte, annonce la bonne.

Regarde-la se précipiter dans sa chambre, retirer de son sac à dos les cahiers dont elle n'aura pas besoin et y mettre ses contes et ses crayons, en sortir des feuilles volantes couvertes d'annotations en

majuscules comme “une demoiselle n’EST pas une libellule”, le tout entièrement souligné, et y introduire deux sandwiches enveloppés dans de l’aluminium et une brique de jus d’orange. Regarde-la embrasser son père, dire au revoir à sa sœur, franchir la grille et monter dans le car.

Elle ne reviendra jamais de cette excursion, mais bien sûr, elle ne le sait pas encore.

Maintenant, ouvre le coffret en ivoire et penche-toi dessus. Sur cette obscurité.

Il règne une grande agitation dans le car. Au bout d'une heure de trajet, les vestes d'uniforme sont pliées et placées dans les filets porte-bagages, et leurs propriétaires ont changé de place pour former de petits groupes. Dans l'allée, on voit des genoux, des jambes croisées, des bustes qui s'inclinent vers d'autres. Les appareils électroniques pullulent : Lidia laisse Viviana écouter un message sur son téléphone ; Greta a allumé une petite console ; Alicia et Laura partagent des écouteurs. Sœur Esther ne bouge pas. Elle est assise près du conducteur, comme endormie ; on distingue à peine son bras gauche recouvert par la manche de l'habit.

Mais Soledad ne se soucie guère de ce qui l'entoure, car elle sait maintenant qu'elle est devenue un fantôme.

Ce doit être le cas, car personne ne semble remarquer sa présence.

Elle change de siège elle aussi pour se diriger vers le dernier rang, car elle déteste le couloir. Pour y parvenir, elle enjambe les cuisses de Yael, placées l'une sur l'autre, laissant voir la peau sombre qui brille dans la partie la plus tendre, au bord de la jupe. Yael ne les déplace pas, elle continue à bavarder avec Magali,

de l'autre côté de l'allée, et Soledad ne prend pas la peine de lui demander la permission. Elle lève une jambe, puis l'autre. Quelques dreadlocks de Yael se collent à sa jupe comme aimantées, sans qu'elle se trouble pour autant. Soledad occupe le siège voisin du dernier de l'ultime rang à droite, où Eider se recroqueville en lisant un livre.

— Salut, dit Soledad en guise de test.

Eider a un front bombé et porte des lunettes à monture épaisse qui pourraient expliquer son surnom, la Fourmi. Son sac à dos est plaqué contre la vitre, et sur ses jambes repose un sac de fruits qui ressemblent à des pêches. On n'aperçoit que le titre du livre : *Contes complets*, le reste est masqué par ses doigts. Soledad aimerait les lire, elle adore les contes. Lorsque Soledad lui dit bonjour, c'est comme si Eider se réveillait d'une transe.

— Quoi? demande-t-elle.

— Rien. Je croyais juste que personne ne pouvait me voir.

Ces derniers mots s'adressent davantage à elle-même qu'à Eider, qui l'ignore de toute façon, concentrée sur sa lecture. Soledad songe de nouveau qu'elle est devenue un fantôme, et cette idée l'amuse tellement qu'elle éclate de rire. Elle se demande à quel instant de la sortie un tel prodige a pu se produire, mais il est plus facile de savoir quand les autres commencent à vous regarder que lorsqu'ils cessent de le faire.

Le car s'engage en gémissant sur une route départementale. Plusieurs têtes se dressent sous l'effet du virage, et Soledad les imite. Le panneau indicateur, qui semble lui échapper en sautant au rythme du chemin rocailleux, indique "Ermitage de Saint..."

dans une couleur et une calligraphie qui en vantent l'intérêt touristique.

— Je crois qu'on est arrivées, remarque Soledad, sans obtenir de réaction de la part d'Eider.

L'ermitage est grand, bien plus qu'elle ne l'aurait imaginé, mais aussi en ruine, et se dresse sur une colline couverte de verdure que le soleil éclaire de côté. Certains murs se sont effondrés, et d'autres n'ont plus de toit. Deux fenêtres rondes regardent les fillettes comme les orbites d'un crâne et une grande porte à ogive s'ouvre au centre.

Un silence surprenant s'établit, comme s'il avait été répété, quand le moteur s'éteint. Au loin, des bruits stridents, peut-être des oiseaux exotiques. Chacune récupère sa veste et son sac à dos, sœur Esther se lève et leur dit de se mettre en rang car elle veut les compter. Les excursionnistes sortent après avoir été désignées par le doigt blanc et fin.

— Une... deux... trois...

Soledad se place exprès tout au bout, derrière Eider. Et tandis que la file avance, une pensée lui dessèche la bouche. "Elle ne me verra pas, elle ne me comptera pas." La jeune fille a l'étrange certitude que, son tour venu, sœur Esther la transpercera du regard sans que ses pupilles se déplacent pour la suivre. Cette idée l'angoisse soudain. "Elle ne me comptera pas. Je suis invisible." Blanc, rond et intemporel comme la lune, le visage de sœur Esther envahit son champ visuel au fur et à mesure que ses camarades s'approchent. Sœur Esther a les cheveux séparés par une raie au milieu que Soledad prolonge dans son imagination sur tout son visage jusqu'au menton, le fendant ainsi en deux moitiés presque toujours symétriques, comme si la raie était un miroir.

— Trente-cinq... dit-elle en s'arrêtant pour désigner Eider. Trente-six...

Soledad retient sa respiration tandis que sœur Esther la regarde.

— ... et trente-sept.

Elle ne sait si elle doit se réjouir ou s'attrister en constatant que, après tout, elle n'est pas un fantôme. Elle passe devant le chauffeur, un homme âgé, trente ans au moins, et sent son regard posé sur elle. Bien sûr, qu'elle n'a pas disparu. Mais quelque chose dans ce regard la met mal à l'aise, et elle s'empresse de sortir dans le froid, rejoignant ses camarades en haut de la colline.

Sous l'entrée en ogive, tout change. Un souffle d'air venu de l'obscurité comme s'il arrivait du passé dégage une odeur semblable à l'haleine d'un vieil homme. Plus loin, une grande porte entrouverte près d'une pancarte qui indique les horaires d'ouverture. Les vestes paraissent noires dans ce vestibule de pierre, et les écussons argentés sur lesquels on lit le nom du collègue, Valdelosa, brillent légèrement quand les filles se tournent vers la lumière. Mais soudain, toutes les vestes montrent leur dos en entourant sœur Esther, qui récite les dernières instructions.

— Parlez à voix basse, respectez tout ce que vous verrez et restez groupées. Vous êtes trente-six, et vous devez être trente-six à la sortie.

Soledad est la seule à ne pas sourire.

— Nous sommes trente-sept, dit-elle en ne s'adressant à personne en particulier, c'est peut-être la raison pour laquelle personne ne répond.

Absorbée, elle observe la grande chenille noire que forment ses camarades tandis qu'elles se glissent à

l'intérieur, festonnée de sacs à dos, avançant sur des dizaines de mocassins. Elle, derrière, à l'écart, désarmée et surprise, comme un œuf expulsé – et oublié – par la fascinante créature qui achève de disparaître.

“J'étais le numéro trente-sept... J'étais...”

Elle finit par faire quelques pas et pénètre dans l'obscurité, qui semble remplie d'un air non profané, comme celui qui peut jaillir lors de l'exhumation du corps intact d'un saint. Elle distingue des murs lézardés, des silhouettes qui peuvent être des colonnes et les stries de lumière et d'ombre des uniformes et des jambes de ses camarades se déplaçant au loin, dans la pièce. À gauche, elle aperçoit une autre porte, sur un côté, comme celle d'une sacristie, et, sans hésiter, prise de panique, court dans cette direction.

Elle court, littéralement.

“J'étais le numéro trente-sept, mais je ne le suis plus... Je n'existe plus!”

La peur l'empêche de réfléchir. Elle ne se demande même pas pourquoi elle court, ou ce qu'elle fera si la porte ne s'ouvre plus une fois qu'elle l'aura refermée derrière elle. Elle la pousse et accède à un autre niveau de ténèbres. Un escalier en colimaçon s'enfonce, bordé d'ampoules fixées sur les murs. Elle descend les marches en laissant glisser sa main sur une rampe de fer forgé qui serpente vers le fond. Elle fuit comme si quelque chose la poursuivait, horrifiée à la simple idée de retourner avec un groupe d'êtres vivants alors qu'elle est manifestement morte. Et elle descend si vite qu'elle ne s'aperçoit pas que les murs se rapprochent et que ce qui était un escalier respectable perd sa rampe et s'affine comme l'extrémité d'une saucisse. Les marches constituent un défi de plus en plus important, ce qui l'oblige à ralentir le pas.